

# Feuillets Mensuels de la Société Nantaise de Préhistoire

---

Siège social : Muséum d'Histoire Naturelle, 12, rue Voltaire,  
44000 NANTES - C.C.P. 2364-59 E. NANTES

---

24e Année

MARS 1979

N° 197

La prochaine séance de la Société Nantaise de Préhistoire  
aura lieu le

Dimanche 11 mars 1979, à 9 h 30,

au Muséum d'Histoire Naturelle, 12, rue Voltaire, à Nantes.

La Bibliothèque sera ouverte à 9 h 15.

## PROGRAMME DE LA SEANCE

- "Réflexions sur la surchauffe de la croissance depuis les  
temps connus", par Monsieur CHAUVELON.
- L'art solutréen. (Projection de diapositives.)
- Compte rendu de l'exposition du Grand Palais, à Paris :  
"Avant les Scythes : Préhistoire de l'art en U.R.S.S."

---

## Admission de nouveaux membres

- Madame GUINEL Michelle,  
Hurlevent, les Challonges, 44470 THOUARE,  
présentée par Mme Tamberi et Mlle Gohaud.
  - Monsieur TATIBOUET Patrick,  
138, rue des Hauts-Pavés, 44000 NANTES,  
présenté par M. Bellancourt et M. Dupont.
-

ASSEMBLEE GENERALE DU 11 FEVRIER 1979

---

Après avoir entendu le compte rendu des activités de l'année 1978, par le secrétaire général, puis le rapport financier du trésorier, l'assemblée a procédé à l'élection pour le renouvellement du tiers sortant du Conseil de Direction.

Ont été élus pour trois ans :

Monsieur BERNARD  
Monsieur BLANC  
Monsieur DUPONT  
Mademoiselle GUITTON  
Monsieur LE BERT  
Monsieur LE CADRE.

REUNION DU CONSEIL DE DIRECTION

---

Le Conseil de Direction s'est réuni le mercredi 21 février 1979, au Muséum d'Histoire Naturelle.

Il a procédé à la désignation des membres du nouveau bureau, et à celle des membres de la commission des conflits.

BUREAU

Président	:	Monsieur SOUQUET
Vice-Président	:	Monsieur CHAUVELON
Secrétaire générale	:	Mademoiselle LEBLOUCK
Secrétaire	:	Monsieur de PERTAT
Secrétaire	:	Monsieur BLANC
Trésorier	:	Monsieur DUPONT
Bibliothécaire	:	Mademoiselle GUITTON.

COMMISSION DES CONFLITS

Président	:	Monsieur LE BERT
Membres	:	Monsieur AILLERIE
	:	Monsieur LE CADRE.

---

Voyage d'étude de la Pentecôte.

Nous vous rappelons les dates du week-end de la Pentecôte : les 2, 3 et 4 juin. Pensez à réserver dès à présent ces dates pour participer au traditionnel voyage d'étude de la S.N.P. Nous vous donnerons des précisions dans le prochain bulletin.

LES FOUILLES DE NOS DOLMENS ET SITES ARCHEOLOGIQUES  
 RACONTEES PAR LES PREHISTORIENS D'AUTREFOIS

(suite)

Nous avons vu que le monument de Boga ou Brétineau, à Guérande, dont en 1890 Pitre de Lisle entreprit la fouille, se présentait comme un long tertre limité par une enceinte de grosses dalles alignées. La fouille consista à ouvrir une large tranchée transversale. Sous la terre végétale de surface, se trouvait une terre compacte, sans aucun mélange de sable ni de graviers, et fort différente du sol avoisinant. Elle surmontait un dépôt de sable noir mêlé de parcelles de charbons. Au centre du monument, de gros blocs, de 1,20 m à 1,60 m de diamètre, étaient entassés les uns sur les autres et recouvraient des foyers contenant des charbons entassés, des cendres, des granits rougis au feu. Il y fut découvert des tessons, des ossements calcinés et, autour des foyers, des poteries brisées dont l'une était décorée d'un dessin au pointillé. (Bull. Soc. Arch. et Hist. de Nantes, T. 29, 1890).

Ainsi, ce que P. de Lisle croyait tout d'abord être un retranchement mégalithique se révélait être un enclos funéraire. Nous savons maintenant qu'il s'agit d'un tertre tumulaire du néolithique primaire armoricain.

Revenons maintenant à Pornic où, en 1892, P. de Lisle poursuivit la fouille du tumulus de la Motte, ce tumulus que le baron de Wismes avait fouillé 17 ans plus tôt et appelé tumulus des trois squelettes. C'était alors la partie sud-ouest qui avait été explorée. P. de Lisle commença ses fouilles par le versant opposé, où la présence de bâtiments et de servitudes avait autrefois arrêté les recherches.

Un chemin traversait la butte, il obtint de le supprimer. La tranchée ouverte en cet endroit découvrit un dolmen, composé de dix grands supports en roches différentes, alternées ; deux dalles couvraient le couloir. La chambre était séparée du couloir par une pierre plate avançant en équerre sur une paroi, disposition que P. de Lisle n'avait rencontrée qu'une seule autre fois sur la soixantaine de dolmens qu'il avait explorés.

Après avoir débarrassé le couloir des pierres qui y étaient amoncelées, il parvint à une couche de terre ocreuse, pulvérulente, dans laquelle il déterra : une poterie en terre rouge, brisée ; un vase d'un beau rouge luisant, dont l'ouverture était collée sur la paroi ; un vase orné de trois bandes de dessin au pointillé, incomplet ; et çà et là, des poteries brisées. Il y avait aussi une lame de silex non retouchée, et une flèche à ailerons, en silex translucide. Partout des fragments de charbon

étaient mêlés aux terres. Dans la petite chambre formée par la cloison transversale, un dallage de pierres de schiste, assez bien jointes, couvrait le sol et reposait sur du sable blanc égalisant le fond. Il y trouva : un petit vase en terre brune, gauchement façonné, intact mais fragile ; un autre vase en terre rose, l'ouverture collée contre la paroi, d'une forme parfaite et d'une pâte solide, "aussi dure que nos carreaux de place" ; et les fragments d'une poterie rouge ombre, incomplète. Il y avait aussi des parcelles d'ossements, quelques lames de silex, et une pointe de flèche à ailerons et pédoncule allongés, "du type breton", (de celles qu'on nomme maintenant pointes de flèches armoricaines), et qui était la première de ce type trouvée dans le département. Ce genre de flèche est contemporain de l'âge du bronze. La présence d'une flèche en bronze confirma l'utilisation du monument à cette époque.

Mais la découverte la plus remarquable fut, toujours dans la chambre, celle de perles en or en forme de tube, longues de 18 mm, faites d'une feuille d'or repliée et ornée à chaque bout de deux ou trois moulures rondes séparées par de petites encoches. Le texte en cite neuf, mais la planche jointe, soigneusement dessinée et rehaussée d'or, en représente onze. Elles avaient certainement formé un collier, car de longs fils végétaux, à peine tordus, se trouvaient encore à l'intérieur de ces perles.

Parmi ces perles d'or, fut découverte une petite perle en callaïs, "admirablement taillée et dont la vive couleur rappelle, avec plus d'intensité, celle d'une pomme dans toute sa verdure". C'était la première perle en callaïs trouvée en Loire-Atlantique. (Bull. Soc. Arch. et Hist. de Nantes, T. 31, 1892).

Rappelons, comme nous l'avons déjà mentionné, que toutes les connaissances en matière de préhistoire locale acquises par Pitre de Lisle : les résultats de ses fouilles, la documentation recueillie soit en parcourant le département, soit en regroupant les observations faites avant lui par d'autres archéologues, tous ces matériaux lui ont servi à élaborer le "Dictionnaire archéologique de la Loire-Inférieure", publié seulement pour les arrondissements de Châteaubriant, Saint-Nazaire et Paimboeuf. C'est sur cet important travail, ouvrage pour nous précieux, que nous quitterons Pitre de Lisle.

Parmi les préhistoriens qui ont pris la relève, Henri Quilgars s'est plus spécialement consacré à la région guérandaise, où il a fait de nombreuses recherches, principalement entre 1896 et 1900.

En 1896, il s'intéressa, à Guérande, à la butte de Sandun, sur laquelle apparaissaient seulement sept pierres, dont les plus hautes ne mesuraient qu'un mètre, et qui formaient un rectangle

de 7,50 m de long sur 1,50 de large. Tout autour de ce monument, dont les dalles de couverture étaient depuis longtemps détruites, Quilgars avait souvent trouvé des grattoirs, des pointes de flèches, des "celts" (comme on disait à l'époque) dont quelques-uns en jadéite et en fibrolite.

La fouille révéla trois couches successives. La couche supérieure, de terre noire végétale, épaisse de 20 à 30 cm, contenait des tuiles romaines, quelques silex, dont un beau grattoir en silex noir, et plusieurs fragments de poteries dont deux ornés. Une pointe de flèche à soie et barbes fut trouvée à ce moment sur la butte.

La seconde couche, de terre jaunâtre, dont l'épaisseur variait entre 20 et 50 cm, "était absolument remplie de fragments de poteries rouges et noires, appartenant au moins à une dizaine de vases différents. Nul n'était ornementé. Deux ou trois seulement sont curieux. Les uns, en pâte noire très fine et lustrée d'un enduit brun noir m'ont permis de reconstituer une partie d'un vase... Un percuteur de quartz, sphéroïdique, se trouvait au milieu de la couche. Quelques petits éclats de silex se rencontrèrent de temps en temps, des charbons également, ainsi qu'un prisme très pur de quartz hyalin surmonté d'une pyramide."

Cette couche reposait sur un dallage de pierres plates de petites dimensions en général. Sur ce dallage, trois petites cellules en pierres sèches étaient adossées à l'une des pierres du monument. Chacune contenait un vase : l'un, intact, en terre noire, mince, non décoré, en forme "d'une demi-sphère aplatie au pôle", le second, incomplet, en terre rouge, épais, plus grossier et irrégulier ; la troisième cellule contenait les fragments d'un vase semblable au premier. Les vases entiers étaient emplis de terre sans trace de cendres ou d'ossements calcinés.

A une autre pierre était adossé un foyer construit en pierres comme les cellules, et contenant beaucoup de cendres et de charbons, et quelques éclats de silex. Près du foyer gisait un marteau de quartzite vert portant "sur une face d'innombrables petites cupules de même dimension"; et un peu plus loin, une hache polie.

Sous le dallage, une terre noire différente de celle de la première couche livra : deux haches polies "qui se touchaient par la crosse", l'une en diorite verte, longue de 125 mm, sans une égratignure, l'autre en silex blond, longue de 9 cm, à crosse incomplète ; beaucoup d'éclats de silex, en général plus grands et mieux conservés que ceux du dessus : grattoirs, couteaux, et une flèche tranchante.

Le dallage se poursuivait sur une longueur d'au moins deux mètres à l'extérieur du monument, mais en faisant un angle droit à partir de l'entrée de celui-ci. A l'entrée, se trouvait un vase

incomplet, en terre rouge, assez épais, et "d'un type commun". A l'extérieur, sous le dallage, fut découvert "un large foyer entouré de grosses pierres. Un monceau de cendres le comblait avec quelques fragments de poteries calcinées, des silex et deux pointes de flèches triangulaires et portant deux encoches à la base."

Dans le contrefort qui soutenait la pierre formant la tête du monument se trouvaient quelques morceaux de tegulae et des silex variés dont un grattoir circulaire plat.

Au total, ce monument a fourni "environ 80 instruments de pierre, sans compter les vases et les milliers de fragments de poterie". (Bull. Soc. Arch. de Nantes, T. 37, 1897, 1er sem.).

Notons que ce monument, appelé par Quilgars "dolmen" de Sandun, est en réalité une allée couverte.

La même année 1896, Quilgars pratiqua une fouille au pied du menhir de la Pierre-Blanche, à Saint-Lyphard. Auprès de ce menhir du quartz, haut de plus de deux mètres, gisait une table de granit. On pensait qu'il s'agissait des restes d'un dolmen. Or le menhir se révéla soutenu, non par des pierres, mais en grande partie par des morceaux de briques beaucoup plus épaisses que les tegulae romaines dont les débris très fragmentés jonchaient le sol du champ. Sous la table, au contraire, il n'y avait que des pierres et quelques éclats de silex ; mais le sol primitif avait été remué profondément et remplacé par des terres grisâtres et noires, sans analogie avec la terre des champs, et comparables à celles qu'on trouve dans les dolmens. Cette table portait sur une de ses faces des cupules de deux sortes, les unes de 3 cm de diamètre, bien polies en hémisphère sans doute avec une pierre, les autres bien plus petites, mais coniques et sans doute faites avec un instrument de métal.

La découverte de briques et de ciment romains au calvaire de la Madeleine, à 500 mètres de là, par L. Maître, permit à Quilgars de supposer que le menhir de quartz, le seul dans le pays, tous les autres étant en granit, aurait pu être érigé à l'époque romaine - pour une raison inconnue -, alors que la table de granit, indépendante du menhir, serait contemporaine des autres mégalithes. (Bull. Soc. Arch. de Nantes, T. 39, 1898, 1er sem.).

Vers la même époque, quelques recherches faites dans le banc de tourbe de la plage Valentin, à Batz, permirent à notre archéologue de découvrir un silex moustérien. Quelques autres silex de même facture, recueillis sur la côte dans le voisinage, lui confirmèrent l'authenticité de sa trouvaille. (Bull. Soc. Arch. de Nantes, T. 41, 1900, 1er fasc.).

Le tumulus du Crugo, à Saint-Lyphard, situé sur une éminence granitique, recouvrait un beau dolmen, mutilé vers 1880 par son propriétaire, à la recherche du légendaire "or du château de la Brière" que le monticule était censé recouvrir. Il n'y trouva que "des pierres à tonnerre et des pots de terre": il ramassa les premières et dédaigna les autres. Sous les huit dalles, posées à plat sur le sol, qui étaient les restes du dolmen, l'intérieur du monument semblait pourtant encore inviolé, et Quilgars le fit fouiller en partie.

"Les couches inférieures n'avaient pas été bouleversées. Un large kistvaën avait été creusé dans le roc, peut-être pour extraire la pierre dont est construit le dolmen, les tables de granit étant bien du même grain que la roche dont est formée la butte. Ce kistvaën était comblé par des couches de vase jaunâtre et de cendre, déposées alternativement, et mesurant en moyenne 10 cm d'épaisseur. Les couches de cendre ne renfermaient que des parcelles de charbon de bois, ou quelques rares fragments de granit, rougis au feu. Dans la vase se trouvaient quelques fragments de poterie noire, sans ornement, appartenant à des vases différents." Quilgars remarque à ce propos que "dans tous les monuments mégalithiques des environs de Guérande où existait de la vase, il y avait dans cette vase des fragments de poteries, très souvent calcinées", et il y voyait l'effet d'un rite plutôt que du hasard.

Sur l'île de la Motte, en Saint-Lyphard, se trouvent deux dolmens : celui de Kerboung, dont nous avons précédemment parlé, et un second dolmen, fouillé partiellement à plusieurs reprises, entre autres par Lukis. Le tumulus qui le recouvrait avait été détruit depuis peu lorsqu'il fut visité par Quilgars. "Sa forme est circulaire ; c'était une simple chambre, formée de blocs considérables, de plusieurs mètres d'élévation." Sous une table qui avait glissé à l'intérieur, il découvrit, "dans une couche de terre noire, une bonne partie d'une urne en terre noire, mince, un percuteur, un fragment de hache-marteau en diorite, un morceau de quartz poli, des fragments de vases en terre rouge ou noire et quelques éclats de silex."

Au voisinage du moulin de Kremeur, à Guérande, deux pierres semblaient indiquer les restes d'un dolmen. Ayant fait pratiquer des fouilles autour de ces roches, Quilgars put constater, "sous chacune d'elles, une sépulture renfermant, dans une couche de terre jaune, de la cendre, des charbons de bois, des fragments d'urne en terre noire, des silex et un percuteur en quartzite. Autour de ces mégalithes, la terre n'avait pas été remuée, preuve qu'ils n'appartenaient pas à un dolmen mutilé". Et Quilgars ajoute que ces "sépultures néolithiques sous roche, à rite spécial, sont communes aux environs de Guérande".

Au Clos d'Orange, en Saint-Lyphard, voisinaient autrefois la Pierre-Fendue, menhir aujourd'hui disparu, que saint Lyphard coupa en deux en tuant un dragon qui désolait le pays, et un dolmen dont il restait encore deux supports à l'époque de Quilgars. Il le fit fouiller en espérant que les chercheurs de trésors n'avaient pas tout détruit. Mais le monument avait été trop bouleversé. Il n'y put trouver "qu'un percuteur en quartzite et une pendeloque en éclogite, grossièrement ébauchée, sur laquelle on avait commencé à percer un trou en double cône."

Diverses découvertes ont été faites autour de ce dolmen : un collier, partiellement en jadéite et en cornaline ; de nombreuses haches polies ; "un grand poignard (20 cm) et un grattoir (12 cm) à encoches aux extrémités, tous deux en silex de Pressigny."

Le dolmen de Kerlo, en Saint-Lyphard, primitivement couvert d'un tumulus détruit vers 1880, et depuis complètement ruiné, ne présentait plus qu'une énorme dalle de couverture et des fragments de supports. Les fouilles "permirent d'y constater les traces d'une sépulture néolithique : fragments de vases apodes en terre noire, silex taillés, cendres et charbons de bois, percuteurs, cristaux prismatiques de quartz hyalin", comparables à ceux trouvés dans d'autres dolmens, notamment à Sandun. Les environs de ce dolmen renfermaient des quantités considérables de silex taillés.

Le tumulus de Brandu en La Turballe passait pour recouvrir un mégalithe dont la table couverte de gravures était visible. Quilgars y fouilla en compagnie de MM. Martin et Dortel. "A notre grand étonnement, on acquit de suite la certitude que la butte ne renfermait aucun dolmen, et n'était qu'une tête de roche très élevée et en partie recouverte de terre. Il n'existait d'intéressant que la table, brisée en deux fragments et présentant, parmi les sculptures qui la couvraient, un magnifique signe scutiforme placé entre des cupules, et un cruciforme que M. Martin croit être un poignard." Quilgars pense que l'inscription de Brandu est néolithique ; rapprochant ce monument de la Pierre du Méniscoul à Piriac, il lui semble que l'une et l'autre ont un caractère religieux, et il "n'hésite pas à les considérer comme les autels d'un culte primitif". (Bull. Soc. Arch. de Nantes, T. 41 1900, 1er fasc).

(A suivre)